

Léo Trottier – Ontario

Léo Trottier est né le 5 février 1926 à Hanmer, dans la région de Sudbury. Comme bien d'autres francophones hors-Québec, il était issu d'une famille d'origine québécoise. La région de Sudbury possédait à l'origine une économie agro-forestière, comme les autres terres de colonisation dans le nord de l'Ontario, au Québec et dans le nord du Nouveau-Brunswick. Plusieurs compagnies minières se sont cependant implantées autour de Sudbury, offrant des emplois salariés aux cultivateurs et bûcherons de la région. Léo Trottier a donc suivi le mouvement vers le travail minier.

Le texte présenté ici est un extrait d'un témoignage beaucoup plus long, enregistré par Jean-Pierre Pichette en 1992. L'extrait publié traite surtout de la vie familiale et du travail sur la ferme. Dans son témoignage, Léo Trottier insiste beaucoup sur les transformations qu'il a vues dans le domaine agricole.

Léo Trottier was born on February 5, 1926, in Hanmer, near Sudbury. Like most Franco-Ontarian families, the Trottiers were originally from Québec. In the early decades of the century, the economy in the Sudbury area was dominated by the lumber industry and by farming, just as in many other newly settled regions of Ontario, Québec and New Brunswick. The arrival of several large mining operations around Sudbury, however, soon drew men away from farming and lumbering by offering them salaried jobs. Léo Trottier was one of the men who followed the move into the mines.

The text presented here is taken from a much longer interview recorded by Jean-Pierre Pichette in 1992. The segment of Léo Trottier's life story included here has to do especially with family life and work on the farm. One of the topics that Léo Trottier discusses

at length is the drastic transformation that took place in farming during his lifetime.



Ma famille Trottier, au meilleur de ma connaissance, je sais que mon père m'a dit qu'il était né à Saint-Damien dans la province de Québec puis ma mère elle était née elle à Curran en Ontario, pas loin d'Ottawa. Mon grand-père, le père de mon père, puis une couple de ses frères, les oncles à mon père, étaient venus travailler par ici parce qu'il y avait beaucoup de *jobbeurs*, beaucoup d'ouvrage dans le bois dans ce temps-là ; c'était tout en bois par ici, puis l'hiver ça travaillait aux chantiers ; c'est de même que ça a commencé.

Ils travaillaient comme bûcherons. Ensuite, alentour de ces années-là, il y a un de mes oncles, Alfred Trottier, mon grand oncle qui était de l'âge à mon père, je l'appelle mon oncle aussi, il est devenu *jobbeur* ; tu sais un *jobbeur* pour nous autres c'était un gars qui était comme un entrepreneur. Il avait des coupes de bois, il engageait des hommes puis mon père bien il allait travailler pour son oncle ; il y avait ses frères aussi à mon père, ils allaient travailler pour leur oncle eux autres, puis il y en avait un autre qui était, on appelait ça un coursier dans ce temps-là. Mon père travaillait dans le bois avec ses chevaux lui. Dans ces années-là peut-être qu'il travaillait juste comme homme, c'était un petit peu avant la guerre, après cela, mon père est allé à la guerre lui une couple d'années. Mon père est né en 1898. Son père s'est en venu ici lui aussi, puis il s'est acheté une terre, puis ils ont défriché cela ; ils avaient tous des grosses familles. Leurs ancêtres comme leurs grands-pères étaient des cultivateurs. Il y avait beaucoup d'hommes qui s'en venaient par ici pour travailler dans le bois, ça faisait juste ouvrir par ici.

Ensuite, il y avait de l'ouvrage aussi sur le chemin de fer C.P.R., il y en avait de ces gars-là, ça s'en venait travailler là-dessus aussi. Il y avait l'autre un peu plus tard, je ne pourrais pas dire quand ça a commencé ça, l'Inco, mais c'est après la guerre je sais bien. Il y en a de cela qui travaillaient à l'Inco ; ils travaillaient aux mines, ils travaillaient au *smelter* dans ce temps-là, c'était pas comme à cette heure.

Le père de mon père là il a dû avoir *mové* lui aussi, je suis pas certain, je peux pas certifier cela là. Il avait deux grands oncles, des frères de leur père, qui sont en venus par ici aussi, c'est des Trottier, c'est d'autres Trottier

de Chelmsford. Ils se sont établis eux-mêmes sur des terres, tu sais. Tu sais dans ce temps-là ils achetaient un lot, après cela ils divisaient cela s'il y avait trois ou quatre garçons ; c'est pareil pour d'autres familles.

Ça a commencé là ; ça n'a pas été long qu'il commençait à avoir un peu de monde là ; je peux te nommer plusieurs familles que je me rappelle quand j'étais petit gars : des Bonin, des Larocque, Beaulieu, Simard ; c'était des grosses familles. Ça a commencé tous à défricher, ils ont tous défriché leurs terres. Nous autres on avait la maison paternelle que mon père avait achetée d'un monsieur Méthé, c'était la première maison du canton de Rayside, c'était un camp, un camp de bûcherons. Elle était « dret » pas loin d'ici.

Il y a, où est la maison de Jacques, avant c'était toute une division, c'était tout en jardin, ils cultivaient cela, tu sais, parce que mes parents dans les années 1940, 1939, dans ce temps-là, ils allaient sur le marché ; on cultivait nos produits, on avait des gros jardins, des grands jardins, puis on semait plus de patates puis mon père lui il faisait un petit peu toutes sortes de cultures lui, un petit peu de foin, de l'avoine, des patates ; il avait des animaux, c'était mélangé son affaire lui. Il disait toujours que si les patates gèlent, on aura d'autre chose, on va se repoigner sur d'autre chose ; on avait du foin, il vendait le foin au marché, beaucoup de monde achetaient le foin, même en ville dans ce temps-là il y avait bien des chevaux là, ils appelaient cela des *delivery*. Aujourd'hui on appellerait cela un *parking lot* pour *parker* les chars ; ils *parkaient* leurs chevaux ; il y avait des *delivery* qu'ils appelaient.

Je me rappelle là, petit gars, mettons cinq ans, j'allais en ville avec mes parents en *cutter* l'hiver ; l'été on y allait une fois de temps en temps avec le char, mon père avait un char, un vieux 1927, mais ça marchait pas l'hiver ça, il y avait pas d'*antifreeze* rien dans ce temps-là, on serrait ça alentour de Noël puis c'était tout, mais l'été il y allait avec son char, on allait en ville faire des commissions spéciales en ville, c'était tout un tour cela aller en ville dans ce temps-là, c'était loin aller en ville tu sais. Je m'en rappelle moi de l'avoir fait en *cutter*.

C'est une petite traîne légère, un *cutter*. Les autres appellent cela une berline. Puis là, pour aller en ville de même, on rencontrait pas autant que tu rencontres des chars aujourd'hui, mais des coups tu rencontrais d'autre monde qui s'en venaient, puis ils s'en allaient en ville eux autres itou, ça se rejoignait un par derrière l'autre, puis ça se connaissait.

Puis je m'en rappelle, je me faisais garder par mes grands-parents ; mettons des fois mes parents allaient à la messe, ma grand-mère me gardait, ils aimaient me garder eux-mêmes. Mes grands-parents Trottier puis mes grands-parents Portelance, ma mère c'était une Portelance, puis, étant tout seul, ils me gâtaient tous. Ma grand-mère est morte en 1930, j'avais cinq ans, je m'en rappelle bien de cela. Je m'en rappelle de mon grand-père Portelance, là c'est quasiment comme un rêve par exemple, ils trouvent cela drôle que je leur dis cela, j'avais un an et demi, puis ce que je me rappelle de lui, ce qui m'a frappé de lui, il avait une grosse moustache, puis il me caressait, il me chatouillait dans le cou avec sa moustache, puis je me rappelle mémère : « Lâche-le donc Léon, lâche-le pauvre petit, tu le maganes. » Ça c'est des affaires qui m'est resté, moi, tu sais.

Je m'en rappelle de tout, ma grand-mère, je m'en rappelle bien elle, elle est morte en 1930, je m'en rappelle bien, je suis venu au monde en 1926, j'avais quatre ans mais je m'en rappelle bien de mémère. Puis mon autre grand-mère elle, elle est morte il n'y a pas si longtemps que cela elle, on était mariés. Mon grand-père Trottier est mort en 1940 je pense lui.

Ils étaient tous arrivés ensemble, je dirais peut-être un par derrière l'autre mais par famille ; il y en avait des mariés, il y en avait qui avaient des enfants, il y en avait qui s'établissaient à Chelmsford, il y en a qui se sont établis à Azilda.

Mon père lui est né à Saint-Damien. Je pense que j'avais trois ans quand ils sont venus puis ils ont resté à Blezard Valley une secousse. Mon père m'a conté cela souvent lui, ça restait dans un petit *shack* en *logs*, tu sais là les petits camps de bûcheron qui restaient ici et là, ça grandissait puis ça grandissait tout le temps. Ensuite ça s'est en venu par ici ces Portelance-là, puis ils avaient la terre Rocky Mountain aujourd'hui, cette terre-là leur appartenait.

Ils sont morts jeunes eux autres aussi, j'étais jeune quand c'est mort ces grands-parents-là, les Portelance. Mon grand-père je pense qu'il avait cinquante-deux ans puis ma grand-mère Portelance quelque chose de même elle aussi. Mon grand-père Portelance, le père de ma mère, lui itou il avait un chantier, lui itou il faisait cela dans ce temps-là, il engageait ; là mon père travaillait pour lui itou. Je crois bien que c'est de même qu'il a commencé à connaître ma mère aussi.

Ils faisaient des billots je suppose bien puis dans ce temps-là ils faisaient pas mal des *ties*, je ne sais pas comment on dirait cela en français, des *ties* pour les chars, puis cela se vendait bien. Je ne sais pas comment ils

appellent cela le vrai mot, tu sais dans ce temps-là, il y avait bien du pin puis il y avait bien du bois de service puis du bois de poêle, ça faisait bien du bois de poêle tu sais. Ils vendaient cela au C.P.R. je suppose bien eux autres.

Des fois, ils travaillaient pour un autre contracteur. Des fois ces hommes-là se groupaient ensemble deux ou trois, trois ou quatre, puis ils allaient travailler dans le bois puis ils faisaient cela à la job ; ils étaient payés tant de la *tie*. Mettons qu'ils étaient payés, je ne sais pas dans ce temps-là, peut-être qu'ils avaient au plus 10 cents la *tie*. L'argent était rare en queue de *coat* dans ce temps-là.

Mais là je te parlais des histoires de mes grands-parents, je te raconte ce que mon père m'a conté, mes oncles m'ont conté, mes grands-oncles m'ont conté ; ils venaient nous voir puis les voisins pareil, je veux dire ça se voisinait dans ce temps-là, bien plus qu'à cette heure.

Après la guerre, je pense que mes parents se sont mariés en 1920, peut-être 1921. Ils s'étaient connus avant d'aller à la guerre. Ça, tu vas voir cela sur ce papier-là cette histoire-là. Il avait travaillé pour mon grand-père ; il travaillait sur sa terre l'été aussi parce que, eux autres, les Trottier, c'était une grosse famille ça, il y avait plusieurs garçons, alors là ils ne pouvaient pas tous travailler rien que pour leur père, ça allait travailler en dehors un peu comme mon père, il a même resté chez un de ses oncles, mon oncle Alfred parce que lui, mon oncle Alfred, était plus jeune que le père de mon père, mon grand-père, ça fait qu'il avait de jeunes enfants, il avait sa terre aussi ; sa terre ça existe encore ça.

Mon père est allé à la guerre lui. Son père avait une terre mais comme je t'ai dit, il avait trop de garçons tu sais. S'il y avait trop de monde pour aider à la terre, alors là ils les envoyaient à la guerre. Là mon oncle Alfred lui avait dit à mon père, il l'aimait bien son petit neveu, il dit reste ici, je vais dire que tu travailles pour moi. Mon père lui, je sais pas, il a dit : « Je vais aller à la guerre. » C'était pas drôle, je veux dire, il voulait. Il est allé en dernier lui par exemple, pas en 1914, lui il est allé en 1916. Il a été un an et demi à la guerre. S'il avait été tout seul pour soutenir ses parents, pour travailler avec son père sur la terre, il aurait pu être exempt de la guerre. Ça été la même chose pour moi à la deuxième guerre, c'est ça qui m'a exempté moi.

Mon beau-père, Donat Paradis, s'était acheté une terre ; ceux-là qui avaient une ferme puis qui se mariaient, ils n'allaient pas à la guerre. C'est la loi dans ce temps-là. Ça fait que mes parents ils se sont mariés pas

longtemps après la guerre, quand il est revenu probablement, dans les années 1920-21. Là il s'est acheté une ferme à Hanmer, lui.

Vraiment là, il peut avoir resté là à peu près dix ans, onze ans. Puis après cela, il avait acheté ici à Rayside, j'allais à l'école, j'ai commencé l'école à six ans ; ça veut dire que ça faisait cinq ans qu'ils étaient mariés quand ils m'ont pris moi. On était revenus ici là. Dans les années après il a vendu ça ce terrain-là, là-bas ; il a vendu ça à un de ses frères.

Ici c'était Chelmsford, dans le canton de Rayside. Pas loin d'ici, il y avait Boninville ; c'était une *gang* de Bonin, puis ils ont appelé cela Boninville. Ça a resté ça, Boninville, mais seulement ce n'est plus une adresse. Là son père commençait à être plus vieux, là. Bien, il cultivait encore, là, tu sais. Moi je m'en rappelle de mon grand-père, il travaillait dans le champ.

Mes parents n'ont pas eu d'enfants à eux autres, propres à eux. Ensuite ils avaient adopté une fille. J'avais quatre ans et demi, cinq ans, le bon curé arrive tout d'un coup avec une petite fille. Il dit : « Madame Trottier, ça prendrait une petite soeur pour votre petit gars » parce qu'elle n'avait pas de chez-eux, cette petite fille-là, tu comprends, alors ma mère elle l'a prise, pas plus que cela.

Comme moi je suis baptisé sur le nom de mes premiers parents mais après cela, au cours des âges et au cours des années j'ai grandi, j'ai été enregistré Trottier, mes pensions c'est tout sur le nom de Trottier. Puis mes enfants portent mon nom, le nom de Trottier, puis moi on me demande : « Pourquoi tu as changé ton nom ? » J'ai toujours dit moi, si mes parents adoptifs ont eu le courage, la volonté de m'adopter, puis ils n'avaient pas d'enfants puis ses frères en avaient tous, j'ai dit je vais porter le nom de Trottier pour leur faire plaisir, ça faisait grand plaisir à mon père ça, à ma mère, c'était mes parents.

Mon père a toujours été cultivateur, lui il a travaillé aux chantiers lui aussi les premières années qu'il était sur sa terre je suppose bien, parce que ça ils m'ont conté ça souvent, ma mère elle restait toute seule l'hiver mais elle avait ses petits beaux-frères, ils étaient jeunes eux autres, puis ils allaient rester avec ma mère, ils allaient lui aider à faire le train, ils avaient des animaux dans ce temps-là, des vaches puis des cochons puis des chevaux, mon père travaillait avec ses chevaux.

Pour les cultures dans ce temps-là c'était plutôt de l'avoine puis du foin ; parce que le foin se vendait bien dans ce temps-là encore, il y avait beaucoup de laitiers encore qui existaient puis ils achetaient du foin eux autres pour leurs vaches l'hiver, ces laitiers-là, puis ça a été pas mal. Puis le

reste, eh bien là ils vendaient leur lait. Il y avait une beurrerie dans le bout. Mon père avait toujours, lui, douze, quatorze, seize vaches.

Il avait toujours un taureau ou bien dans ce temps-là, je ne sais pas, ça s'arrangeait l'un à l'autre, les autres fermiers à côté étaient pareils eux autres itou, ça s'entraidait dans ce temps-là. Mon père a dû toujours avoir son taureau. Dans ce temps-là tu avais les chevaux pour travailler. Des chevaux de travail, des chevaux assez gros. Il en avait toujours, mon père, il en avait une série de ça, il appelait ça ses chevaux d'ouvrage. Mais mon père a toujours eu son petit cheval de chemin lui, ça il appelait ça son petit cheval de chemin, c'était pour aller aux commissions, ça. Il pouvait travailler aussi, des petites *jobs* d'été, mais il avait ses gros chevaux pour la grosse ouvrage, ses moulins à foin puis, comme des patates dans ce temps-là, il en semait pas tellement, c'était pas le vrai terrain pour ça non plus, nous autres on appelait ça des terres basses, c'était pas mal glaiseux, des terres blanches c'était bon pour le foin, il y avait du beau foin, de la belle avoine ; ça semait du sarrasin dans ce temps-là aussi.

Dans ces années-là on allait pas sur le marché, on a commencé à aller sur le marché en 1939 peut-être. On était rendus ici puis c'était du beau terrain plus cultivable. C'était juste des petits jardins pour eux autres même. Mais rendus ici, ils se sont mis à faire des gros jardins, là c'était pour vendre, ils allaient sur le marché de Sudbury, il y avait un gros marché sur la rue Borgia dans ce temps-là.

Il avait aussi des poules, beaucoup de poules, il vendait des oeufs. Des fois il avait peut-être bien 500, 600 poules, ah oui. Il avait un grand poulailler. Il avait toujours peut-être une quinzaine de cochons, il élevait des cochons. Nous autres on s'est jamais bâdré des moutons. Il y avait d'autres fermiers qui avaient ça, lui mon père il ne se bâdrait pas de ça. Il avait des oies, des dindes. Dans ce temps-là ils achetaient cela des petits dindes eux autres, il avait toujours une vingtaine de dindes, vingt-cinq, trente dindes à vendre l'hiver. Un petit peu moins d'oies, ça c'était plutôt pour le *fun*.

Des canards, on mangeait ça, on achetait pas de dinde, c'est du monde qui venait acheter des dindes chez nous. Dans le temps des fêtes on mangeait de la dinde, ah oui, de la dinde, nous autres surtout qui en avaient, c'était pas tous les habitants qui en avaient.

Dans ce temps-là, c'était pas mal toujours le plus vieux des garçons qui héritait de la ferme, la terre ; ils disaient la terre du père. On voyait cela à plusieurs places. Les garçons restaient tous sur la terre jusqu'à temps qu'ils se marient, c'était pas tous des gars qui allaient travailler aux mines, ils

aidaient à leur père puis d'autres garçons allaient travailler chez d'autres fermiers qui avaient besoin de les engager. La plupart des gens qui vivaient ici, c'était tous des cultivateurs.

Dans le village, c'était plutôt des travailleurs, ça travaillait aux magasins. Le village était bâti, lui, il y avait des terres tout le tour, des messieurs avaient des terres tout le tour puis ils vendaient leurs produits au village. Dans ce temps-là, il y avait trois, quatre magasins généraux, il y avait trois quatre hôtels, puis ces hôteliers-là ils achetaient du bois des fermiers pour chauffer leur hôtel, ils chauffaient au bois, au charbon ; il y avait un vendeux de charbon qu'on appelle, ou bien on allait chercher notre charbon su' Laberge en ville. On chauffait au charbon nous autres l'hiver, les maisons n'étaient pas chaudes comme aujourd'hui, trois, quatre poêles dans la maison, c'était pas drôle.

Nous autres aussi on était cultivateurs. Je travaillais sur la terre avec mon père. On restait tous ensemble. Une fois qu'on a été mariés on restait tous ensemble. Berthe, elle, travaillait comme fille engagée, ma soeur allait à l'école, elle était jeune. On était tous ensemble, il y avait ma grand-mère qui vivait avec nous autres. Après quelques années on avait cette terre-là ici, mon père l'avait achetée mais il me l'a revendue puis ça c'est une maison qu'on a achetée puis on l'a *movée*.

Ça faisait sept ans qu'on était mariés, on avait quatre enfants. Alors là la grand-mère, les enfants, la *gang* commençait à être grosse un peu. Il était à peu près temps qu'on ouvre notre propre *camp*. Alors nous nous sommes mariés en 1946 puis nous avons travaillé sur la terre et le 4 août 1952 nous avons eu notre terre.

Entre temps moi l'hiver je travaillais aux mines. J'ai travaillé un petit peu en 1945, dans le temps de la guerre, j'avais dix-sept ans. Dans les années 1940, ça a commencé à être bon dans les mines, ils engageaient, ils ouvraient beaucoup de mines, il y avait des vieilles mines, dans les premières années. Peut-être ça a commencé les mines par ici en 1910, quelque chose de même, des petits *outfits*. Je m'en rappelle, j'ai vu ça moi, ça m'a été dit, il y a des places, quand tu t'en vas à la mine Bell, il y a tout le minéral dans les montagnes, partout, c'est là que le monde vendait tant de bois ; la compagnie achetait du bois pour brûler, faire fondre leur *stuff* ; il n'y avait pas de *smelter* puis des grosses cheminées comme ça. Paraît que c'était pas drôle dans ce temps-là, ça boucanait, ils faisaient brûler ça l'été. C'était la manière dans ce temps-là.

Les gars pouvaient travailler juste l'hiver. Il y en avait qui s'engageaient puis qui restaient là, il y avait du monde de Sudbury, du monde de la ville. Les cultivateurs eux autres restaient pas mal à cultiver leur terre. Dans les premiers temps, ici à Chelmsford, c'était pas mal des Canadiens français tu sais. Un petit peu plus loin, dans Blezard Valley, là il y avait des *Polocks* qui s'établissaient : des Polonais. Puis après, des *Filinders*, des *Finns*, on les appelait de même. Ça se mélangeait pas mal. Après ça, on avait des Italiens ; puis les Italiens ça venait par ici, ça venait acheter des poules puis des poulets. C'était drôle, c'était mélangé ; après ça, ça pouvait s'arranger pas mal.

Ça se comprenait en français tu sais, en anglais aussi. Ces gars-là, ça parlait aussi bon français que nous autres. Il y en avait d'eux autres, ces gens-là, ils avaient marié des Canadiennes ; ça se mélangeait. Aux mines, par exemple, c'est plutôt anglais ça. Il y a d'autres nations là, ça parle tout anglais. Nous autres itou, fallait parler anglais, c'est anglais ça la mine ; on se parle en français entre nous autres, mais c'est anglais ça.

Si nous allions aux mines c'était l'hiver parce que l'hiver c'était un peu plus *slow*, il n'y avait pas autant d'ouvrage, puis tu pouvais pareil quand tu revenais de ton *shift* faire le train, nettoyer les écuries, dans ce temps-là fallait pomper de l'eau, on avait pas d'électricité, rien de ça, soigner ça, ces animaux-là. C'était mon père qui était le chef de la terre.

Après cela, au fur et à mesure, ça a commencé ; nous autres on s'est acheté un moulin à battre, je ne pourrais pas te dire en quelle année, alors là, nous autres on appelait cela faire des *runs*, on allait battre le grain des fermiers alentour, c'est pas tout le monde qui avait un moulin à battre. Il y en avait rien qu'un ou deux, puis ils battaient le grain une partie de l'hiver ; alors nous autres on s'est acheté un moulin, puis une couple d'autres fermiers ici et là alors on allait battre le grain du monde.

Nous autres ils nous payaient tant de l'heure pour notre machine, notre tracteur qu'on battait là, dans ce temps-là, dans le champ ; on battait dans le champ, ça a commencé la nouvelle mode ; ou bien donc ils battaient au ras la grange puis ils soufflaient leur paille ; les fermiers faisaient leur paille pour les animaux pour faire des lits, même les vaches mangeaient de la paille l'hiver, les taures, les vaches qui ne donnaient pas de lait.

Mais ça l'histoire du lait ça marchait rien que l'été, ils charriaient leur lait à la fromagerie, on avait une *factorie* à fromage, on a mené notre lait là longtemps.

Ça c'était à Boninville, à l'autre bout, puis avant ça on allait mener la crème. Après ça, après un peu d'années, ça avançait tout le temps, on a commencé à *shiper* notre lait ; là c'est Monsieur Desrosiers à Verner qui venait chercher du lait. Il achetait le lait des fermiers. Ça a marché une secousse, il y avait des fermiers qui avaient bien des vaches ; ils avaient peut-être bien 15-20 vaches. Tout d'un coup le gouvernement a commencé à sauter là-dedans, les inspecteurs, puis là ça prenait ci, ça prenait ça, c'était rendu que ça ne valait plus la peine, ça ne payait plus assez. Il ne faut pas oublier que, sur une ferme, c'est sept jours par semaine. Il est venu une secousse si tu avais des cochons ou du boeuf, des animaux à boucherie, tu ne pouvais pas les tuer toi-même, fallait que tu prennes ton boeuf pour aller le faire tuer en ville, à l'abattoir, c'est tannant, ça ne payait plus ça.

Après cela, ça a commencé ; les fermiers avaient tous des belles grandes écuries, des beaux troupeaux de vaches, les fermiers c'était pas mal pour le lait. Mais là tout à coup fallait prendre des contrats ; l'été tu avais trop de lait, ça arrivait souvent que tu avais trop de lait, les vaches l'été sont à l'herbe ; bon le fermier ne savait plus quoi faire avec son lait, il était pour jeter son lait ; il achetait des cochons, il soignait ça aux cochons, puis l'hiver il n'en avait pas assez, fallait qu'il achète du lait des autres habitants d'alentour : « Passe-moi-z-en un seau, je n'en ai pas assez, mon quota. » Alors les gars se sont découragés. C'était rendu trop.

Après cela, ça leur prenait des pasteurisateurs. Pour dans ce temps-là, il aurait fallu que le fermier dépense dix mille, quinze mille, jusqu'à vingt mille dollars ; fallait que tu mettes tout cela en *stainless steel*, il ne pouvait pas arriver lui, on lâche ça, on fait autre chose.

Ça a commencé tout à coup sur les patates, ça a commencé à semer des patates, il y en avait qui semaient bien des patates ; après cela ils avaient parti une coop pour les fermiers, ils se tenaient ensemble puis ils s'étaient parti une coopérative. Mais c'était encore drôle ; fallait que tu apportes tes patates là, les mettre dans un sac là, trier les patates là, on avait chacun nos carrés mais là on avait des gars qui vendaient ça ; alors on avait tant puis tant pour la coopérative, fallait que ça arrive, la coopérative, fallait que ce soit payé ces gars-là. Ça a tombé à l'eau ça. Il y avait trop de dépenses à faire. Tu prends nous autres partir de Chelmsford puis aller à Hanmer, aller empocher des patates pour *shiper*. Il y avait toutes sortes de choses qui arrivaient. Quand quelqu'un avait des patates pourries, puis il allait sacrer ça parmi les patates des autres, bien là ça en faisait une belle pourriture. Il y avait des inspecteurs ; ils mettaient des lois assez strictes, c'était trop pour ce fermier-là.

Là on cultivait du foin ou de l'avoine, des grands champs d'avoine ; là on vendait notre grain. Ça itou, c'est devenu encore, là, ils pouvaient faire venir le grain de l'ouest, ils appelaient cela le grain de l'ouest, meilleur marché qu'on pouvait le vendre puis qu'on pouvait le cultiver nous autres, ça encore. Ce qui est arrivé avec tout cela, l'engrais chimique ça remontait tout le temps ; c'était rendu, les machines, on a acheté un tracteur, nous autres, en 1952 on a payé 2 500 dollars pour. Un tracteur de la même qualité, de la même grosseur c'est peut-être aujourd'hui 45 000 dollars. C'est pas toutes les familles qui peuvent acheter cela.

Comme les patates c'est pareil ; nous autres on ramassait les patates à quatre pattes derrière la machine avec un seau, oh, les journées étaient longues. Mais à cette heure, on a eu une machine qui les mettait dans les poches, elle ôtait les cotons tout ça. Mais à cette heure, ils arrachent quatre rangs à la fois puis ils mettent ça dans des gros *trucks* exprès. Nous autres, on a pas eu la chance de nous moderniser, ça coûtait trop cher, on était trop vieux pour cela.

Toutes les belles terres qui avaient des grands jardins c'est toute de la tourbe maintenant, puis tout à coup sur l'autre bord c'est des gros *pits* de sable ; ils charrient du sable ; ils ont mangé bien du beau terrain avec ça. Ce n'est plus la même mentalité, ce n'est plus la même manière de vie, ce n'est plus la même chose à cette heure.

Les vieux cultivateurs, bien ils sont morts à cette heure. Ceux de mon âge ? Des mineurs, ça a tous été mineurs, c'était plus payant. Là tu allais travailler, tu faisais ton huit heures, tu savais que tu allais être payé pour huit heures. Tandis que sur la ferme, si tu étais trois, quatre garçons sur une terre, fallait que tu fasses quelque chose. Il y a beaucoup de fermiers, ils avaient leur ferme mais leur vie c'était de travailler aux mines eux autres aussi.

Les gens vivaient de moins en moins de leur terre parce qu'il est venu trop de pressions. C'était pas ce qu'il y avait de plus drôle d'aller travailler aux mines, c'est pas comme quand tu travailles pour toi-même sur ta ferme, c'est tout un autre mode de vie ça. J'ai commencé à travailler aux mines en 1945 mais j'ai lâché comme je t'ai dit. Pour vrai j'ai commencé en 1951 puis j'ai travaillé trente-trois ans. Je n'ai pas lâché à part il y a huit ans passés pour ma retraite.

On gardait quand même une vache, je dirais que c'était plutôt un petit *hobby*, c'était pour avoir notre lait pour nos enfants, on avait des poules, on avait nos oeufs, on s'élevait une couple de petits cochons.

Ce qui est arrivé, notre grange a brûlé puis là ça payait plus pour se bâtir une autre grange. Puis les machines pareil, nous autres on est restés avec nos vieilles machines aratoires manuelles qu'on appelle, on s'est pas revirés de bord pour s'acheter tous des machines hydrauliques, des tracteurs pour ça ; moi c'était rendu en dernier c'était plutôt un *hobby*, j'avais une ferme, je vendais mon foin, je faisais du foin puis je vendais le foin jusqu'à temps que c'est devenu ça ici ; quand ma grange a brûlé je n'avais plus de place pour mettre ma récolte, puis là je vendais cela. J'en ai vendu la moitié, quarante acres, puis j'ai gardé l'autre moitié, puis depuis une couple d'années j'ai vendu le restant à un de mes fils.

J'ai ma terre à bois depuis l'âge de seize ans. Mon père m'avait acheté cela pour m'empêcher d'aller à la guerre, si tu avais une terre tu n'allais pas à la guerre ; mon père ne voulait pas que j'aille à la guerre, il y avait été puis il avait eu assez de misère, il dit : « Toi, tu n'es pas pour y aller. » Il ne voulait pas que j'aille à la guerre.

Ces dernières années que j'ai travaillées à la mine, moi, j'étais sur de l'ouvrage légère, nous on appelle ça la *light duty* parce que je ne faisais pas des grosses gages, j'étais juste le minimum, j'étais pas sur le *bonus* comme les autres gars, parce que j'ai été opéré dans mon dos, puis là je ne pouvais plus travailler de même, j'ai été chanceux de pouvoir y retourner.

En 1983, j'avais cinquante-huit ans quand j'ai pris ma retraite, avec la deuxième *gang*. Mon Dieu que ça passe vite, ça va faire neuf ans, alentour de ça, à l'automne.